

## 50 ans d'architecture au Maroc ou la politique des ruptures

L'habitat vernaculaire .....	33
Le legs traditionnel à développer .....	33
L'architecture citadine des médinas : Éloge des maâlems .....	33
Les médinas : « patrimoine mondial de l'humanité » .....	33
L'architecture de terre : mode constructif déchu .....	33
L'architecture rurale connaît de grandes disparités selon les régions .....	34
L'architecture nomade .....	35
Monuments et patrimoine .....	35
 Première rupture : L'expression culturelle et l'architecture pensée .....	35
La ville nouvelle sous le protectorat .....	35
L'habitat social .....	36
Deuxième rupture : la modernité diabolisée (1995) .....	37
Derniers soubresauts pour les métiers d'art .....	37
Début de l'industrialisation et premiers bidonvilles .....	37
1961 : Reconstruction de ville d'Agadir, le folklore dénoncé .....	37
1970 : La construction des grands équipements urbains .....	38
1973 : La « marocanisation » ou la tradition angélique .....	38
1974 : Création des ERAC pour affronter les besoins de construction de masse .....	39
 La troisième rupture fut totale entre tradition et modernité .....	39
Les années 80 ou la naissance de l'urbanisme sécuritaire .....	39
1984 : Discours du roi Hassan II à l'adresse des architectes .....	40
Destruction d'espaces culturels et atteinte à la mémoire collective .....	40
Les arcades et les tuiles .....	40
Les industriels à l'assaut de la promotion immobilière .....	41
Le néo-post-modernisme .....	41

Le règne de la médiocrité .....	41
1990 : Recherches et propositions nouvelles .....	42
2000 : La modernité retrouvée et le triomphe de l'architecture contemporaine .....	42

SELMA ZERHOUNI  
FOUAD AKELAY

# L'habitat vernaculaire

## Le legs traditionnel à développer

### *L'architecture citadine des médinas : Éloge des maâlems*

Architecture de bon sens, elle est réalisée par des maâlems et profite d'un urbanisme réglé sur un parcellaire aléatoire. La médina développe des activités issues du corporatisme artisan. Le savoir faire des maâlems se transmettait dans un rituel initiatique qui maintenait le secret dans les familles d'artisans et pour l'élite. La hiérarchie dans ces corporations demeure respectée jusqu'à nos jours. Certains de ces secrets ont disparu d'autres sont en voie de disparition.

La médina est un modèle urbain d'une rare beauté qui définit des hiérarchies d'espaces qu'il serait bon de consigner.

### *Les médinas : « patrimoine mondial de l'humanité »*

Malheureusement, ce qui a fait la prospérité du métier d'artisans-Maâlems est en voie de disparition. Les tissus traditionnels vont connaître une pression urbaine et une densification à cause de l'exode rural incontrôlé. La taudification et le manque d'entretien des maisons par les nouveaux habitants se conjuguent au départ de la population « bourgeoise citadine » qui émigre dans de nouveaux centres comme Casablanca et les villes nouvelles. La « rurbanisation » des centres anciens est un phénomène nouveau tandis que fait son apparition à Asilah puis à Marrakech avant de s'étendre à Fes puis à Azzemour et El Jadida une autre démarche : des artistes occidentaux s'installent cherchant le rêve et le dépaysement à la mode orientale. Les médinas se vident de leurs habitants originaires des lieux et se transforment en espaces de villégiature pour une population huppée. La vie en médina est modifiée par les nouveaux venus et les maisons (appelées Riads en jargon parisien) deviennent « confortables » avec des salles de bains à tous les étages et des piscines en terrasse créant des perturbations dans les réseaux d'infrastructures. Si Fes, Marrakech, Essaouira sont classés par l'UNESCO, peu d'efforts des intellectuels marocains accompagnent leur préservation.

### *L'architecture de terre : mode constructif déchu*

Plus qu'un simple matériau, c'est aussi un mode de construction extrêmement sophistiqué qui ne peut se permettre aucune erreur constructive. L'architecture de terre a fait l'objet d'expérimentations institutionnelles au début des années 80 dont des réalisations de prototypes à Douar El Massakine à Marrakech

piloté par Jean Dethiers (auteur d'une exposition internationale sur la construction en terre à travers le monde). Les ERAC de Marrakech en partenariat avec Rexcoop, LPEE et le ministère de l'habitat (1982) ont lancé un projet de construction réalisée en terre en trois standing. Des recherches au Laboratoire Public d'Essais et la création de l'Institut Terre à Marrakech sont les outils institutionnels prévus pour installer ce mode constructif dans la durée. Quelques privés ont pris la relève dans la palmeraie de Marrakech dans les années 90 où les maisons de stars internationales en terre étaient nombreuses. L'un des premiers à réaliser une maison en terre fut le peintre Farid Belkahia avec l'architecte Sijelmassi abderrahim. Charles Boccara avait démarré à Taroudant, puis ce fut l'architecte Elie Mouyal qui reconduit le procédé constructif en formant la main d'œuvre à la maçonnerie en terre performante.

Ces recherches pour la reconduction du matériau se sont soldées par un échec et la mondialisation des techniques et des matériaux à base de ciment a gagné le pari de la technologie. Ce matériau est très lié à la forme de l'habitat introvertie et à l'urbanisme encore à inventer à modéliser et à faire rentrer dans la réglementation urbaine comme une possibilité. La construction en terre aurait pu être le nouveau défi du siècle à relever dans les pays émergents et dans la production de logements de masse. Au Maroc, deux conditions doivent être réunies : inventer une nouvelle réglementation appropriée et construire selon les dernières règles de protection de l'environnement et de l'écologie. Il suffirait pour cela d'inviter les architectes, bureaux d'études, promoteurs à un grand concours national sur l'habitat en terre au service du développement durable.

Des artistes de renom comme Hansjorg Voth qui a construit l'escalier céleste à Derkaoua dans le Sahara marocain, pourrait servir de fer de lance à cette opération car il a reconduit les gestes et a retrouvé les outils de cette forme constructive.

Les constructions de pierres dans les montagnes sont purement exceptionnelles dans les ksour du sud et dans les simples masures. Elles restent très localisées et dépendent des carrières de pierre du voisinage. Notons cependant la qualité de la pierre de Smara dans laquelle fût construite la Zaouia Maâ El Ainine et sa très belle mosquée, bombardée en 1957 et toujours sans toit. Des Igouders de la région de Tafraout sont aussi à restaurer. Les Tazotas de la région d'Azrou sont très peu connues.

## *L'architecture rurale connaît de grandes disparités selon les régions*

De belles architectures isolées sont dans le pré-Rif et constituent les zribates. Les plus connues sont les ksours du Sud qui sont aujourd'hui reconnus et beaucoup sont en cours de restauration dans la lancée de la mode des « riads » puisqu'ils sont achetés par des occidentaux qui les transforment en maisons d'hôtes luxueuses. En dérogeant à la loi de 56 qui interdit aux étrangers d'acquérir des territoires ruraux, l'administration permet à de véritables chefs d'œuvre de renaître de leurs cendres. L'habitat rural a été étudié dans une série d'ouvrages commandités par le ministère de l'habitat à des architectes du privé au début des années 80. La politique de l'époque cherchait à renouer avec les savoirs faire ruraux en reconduisant les typo-morphologies régionales. L'idée de créer des centres équipés dans les noyaux des communes rurales pour maintenir les populations dans les campagnes n'a pas été réalisée. La construction dans les campagnes marocaines a toujours été négligée au profit de la ville. Quelques chercheurs ont fait un travail formidable qui reste une référence de nos jours de consignation dans le Sud.

« Les architectures régionales » ont donné lieu à une série d'études et de relevés restés dans les tiroirs de l'administration. Il est temps d'exploiter cette richesse pour finaliser un cahier de charge type par Région au Maroc. Si les spécificités sont habilement valorisées alors le cadre de vie rurale pourrait offrir des habitations et des équipements qui allient l'esthétique et le culturel.

## *L'architecture nomade*

La tente éphémère abrite un mode de vie qui n'a pas encore livré ses secrets, ni été décodé par les professionnels. Pourtant c'est dans la vie courante des nomades dans le Sahara marocain que devront être relevés des signes et des solutions pour proposer un habitat idoine à la sédentarisation de ces populations. Sans compter que les couloirs de vents et les réserves archéologiques devraient constituer des zones à protéger.

## *Monuments et patrimoine*

Un énorme travail de classification des monuments historiques et des réalisations de génie civil s'est effectué pendant le protectorat dans les administrations en charge de l'architecture et de la culture. Les référents de cette architecture néo-mauresque ont été la raison essentielle invoquée par les colons pour respecter les villes anciennes du Royaume du Maroc. Le Maréchal Lyautey s'est toujours présenté comme un homme de culture qui a rallié à sa cause de nombreuses personnalités.

La classification des monuments historiques s'est arrêtée depuis la fin du protectorat. Ce fut la raison essentielle de la dilapidation du patrimoine. Le bonheur de quelques marchands fûtés qui profitent de la misère des habitants a provoqué de nombreux actes de vandalismes. Parmi lesquels des frises de mosquée, des portes, des fenêtres arrachés aux bâtiments initiaux pour décorer des intérieurs à Paris, Londres ou Casablanca. Ce n'est que vers 2002 que quelques bâtiments de l'époque Art déco du <sup>xx</sup>e siècles ont été proposés au classement par la Wilaya de Casablanca aux services culturels sous la pression d'un groupe d'intellectuels. L'hôtel Lincoln, en plein cœur de la métropole a fait lever le maki. La consignation des monuments historiques ainsi que des objets est indispensable pour éviter leur destruction et l'oubli. Des bazaristes charlatans profitent du vide juridique et de ce manque d'ouvrage pour induire en erreur des touristes.

## **Première rupture : L'expression culturelle et l'architecture pensée**

### *La ville nouvelle sous le protectorat*

Dessinées, voulues, les principales villes du Royaume ont été dotées de plans d'aménagement au service d'une vision, pour un développement orienté pour chaque cité. Cette politique volontariste du protectorat avait deux guides Prost relayé par Ecochard. Les architectes et les urbanistes qui ont travaillé sur les « terrains vierges du Maroc » ont pu expérimenter des théories et des approches architecturales inédites. Tous les courants mondiaux de l'architecture ont été défendus par des personnalités fortement imprégnée d'idéologie politique. L'héritage du protectorat laisse trois types d'architectures :

- L'architecture classique de la première période avec la Mahkama comme joyau (Auguste Cadet)
- L'architecture moderne dont la période la plus connue est l'Art Déco (Marius Boyer dans les grands centres urbains)
- L'architecture issue du mouvement moderne et de la Charte d'Athènes avec comme figure de proue l'architecte Suisse Le Corbusier relayé par F. Zevaco, Elie Azagury puis Faraoui Demazières, Mourad Benmbarek...

Libres et sans contraintes réglementaires rigides, de nombreux architectes ont exercé leurs talents dans ces nouveaux centres où l'expression créative était privilégiée. Les villes marocaines ont été une aubaine pour ces gens de métiers qui ne se sont jamais départi du respect des règles de l'art et du savoir faire des artisans. Ils s'obligeaient à composer avec les seuls hommes de l'art local car eux-mêmes étaient des dissidents de l'éducation nationale qui prônait le classicisme dans les écoles des beaux-arts et refusait d'autres expressions en architecture, cet art majeur. Les révoltes de Mai 68 ont fixé les nouveaux contours d'un enseignement plus libre avec un mot d'ordre : « construire pour ici et maintenant ». Les nouveaux matériaux comme l'acier, le ciment armé, ont incité à toutes les audaces architecturales.

## *L'habitat social*

Sous le protectorat, l'habitat social n'existait pas dans sa démarche quantitative et de masse. Toujours dans l'anticipation, Ecochard, premier directeur de l'urbanisme, va chercher des solutions pour installer les populations rurales qui venaient chercher du travail dans les unités industrielles aux entrées des villes. Le phénomène s'annonçait envahissant et la cadence de la construction devait répondre à cette déferlante. La fameuse trame sanitaire 8x8 (qui porte le nom d'Ecochard) inventée pour le Maroc va s'exporter jusque dans les pays d'Amérique du Sud. Les réalisations prennent la forme d'immeubles en barre pour dégager des jardins au sol (cités plateaux CIL, Bournazel) et tendent vers la standardisation du logement en immeubles avec des coursives et des escaliers à l'air libre sur le modèle des appartements européens. Le règlement de voirie fait son apparition et restera valable jusque dans les années 85.

Cette vision à court terme produit des effets pervers dont notamment :

- Une assiette foncière « asséchée » par les besoins d'un urbanisme horizontal. L'exemple de la densification du quartier Bournazel à Casablanca est édifiant.
- Des transports en commun qui ne sont pas adaptés à des villes qui s'étirent et s'étendent.
- La difficulté d'adaptation aux nouveaux espaces petits à l'intérieur et réservant des espaces verts sensés accueillir une population habituée à un tissu urbain et à un logement « introvertis »
- La raréfaction des terrains urbanisables qui va produire une pression spéculative sur des prix du foncier.

Cependant quelques exceptions conceptuelles ont été réalisées :

La cité Bourgogne à Casablanca qui a intégré l'étude des jardins et dont a profité une population de moyen-standing.

Les cités Habous à Casablanca, Mohammedia et Rabat qui ont cherché à concilier les règles de l'art de l'architecture professionnelle avec les modes de vie traditionnels.

Ces démarches sont fondamentales et auraient pu démarrer le processus de « modélisation » de l'urbanisme de la médina exemplaire à plus d'un titre et de la mise en espace correspondant aux besoins culturels.

Les propositions conceptuelles ont créé une rupture entre l'habitat vernaculaire et l'architecture professionnelle. Les matériaux locaux ont été abandonnés car ils ne correspondent plus aux aspirations de la population.

## Deuxième rupture : la modernité diabolisée (1955)

### *Derniers soubresauts pour les métiers d'art*

Expression du pouvoir, l'architecture post-coloniale a répondu aux canons internationaux d'une modernité vive. Au Maroc, elle a été d'une grande qualité faisant de la recherche de l'excellence une éthique et des prouesses de mise en œuvre un défi (exemple de la voûte de la foire de Casablanca). Les maâlems artisans occupaient une place prépondérante et étaient respectés par des architectes de talents qui construisaient dans le respect de la charte d'Athènes. L'architecture devait éviter la copie, le pastiche et le folklore mais devait répondre aux instances de l'ordre en cas de malfaçons ou de manquements aux règles de l'art ou d'éthique. C'est une période où l'on construit bien.

Grâce à l'intégration subtile du savoir faire italien, espagnol, français, qui a transmis l'art du granito, de la taille de pierre, du fer forgé à des ouvriers formés sur le tas, les richesses des formes et des détails foisonnent. C'est la période glorieuse des savoirs-faire. À l'habileté manuelle des maâlems, s'additionne le savoir-faire traditionnel de ses entrepreneurs en zelliges, stuc, travail de bois pour réaliser l'architecture complexe et ingénieuse dont l'art déco est la figure de proue.

### *Début de l'industrialisation et premiers bidonvilles*

#### *Logement évolutif et trame sanitaire Ecochard 8 × 8*

Les banlieues font leur apparition et deviennent l'antichambre de la ville.

L'urbanisation effrénée est provoquée par la prospérité économique et l'industrialisation. Pour répondre aux besoins de la métropole, les villes verront s'installer les premiers bidonvilles dans ses franges. Le mot « bidonville » inventé par les Casablancais connaîtra un développement d'une ampleur sans précédent. 50 ans plus tard, ce phénomène n'est toujours pas éradiqué malgré les nombreuses tentatives étatiques.

### *1961 : Reconstruction de la ville d'Agadir, le folklore dénoncé*

Après un tremblement de terre catastrophique, la tabula rasa préconisée dans les préceptes de la Charte d'Athènes, par Le Corbusier était là. Ce fut un exercice de style impressionnant que de passer à l'exécution d'une théorie. Le groupe d'architectes nommé par SM Mohamed V fut piloté par le prince Hassan et tous appartenaient au mouvement moderne. C'est à cette période que fut organisé le dernier congrès des CIAM (Congrès international de l'Architecture Moderne) à Casablanca. L'apogée de la réussite de ce mouvement se trouve à Agadir dans l'ensemble homogène du centre ville, exemplaire à plus d'un titre et à l'échelle mondiale. L'architecture et l'urbanisme s'inspirent de la cité radieuse et offre des bâtiments témoins d'une époque « brutaliste » de l'architecture contemporaine. Sans concessions, pilotis, bétons bruts de décoffrage, baies vitrés horizontales, plafonds bas, sont autant de signes pour l'écriture nouvelle que réclamaient les architectes du moment. L'harmonie dans de nouvelles règles était encore à imaginer.

## *1970 : La construction des grands équipements urbains*

Entre la prospérité des centres urbains et l'appauvrissement des campagnes, l'habitat devient du coup un indicateur majeur du niveau de vie social. L'habitat bourgeois n'est pas innovant et procède plus de l'ostentatoire de façades ouvragées, que de la maîtrise d'une ornementation dont les règles sont oubliées. L'état propose des solutions copiées sur les processus de construction français. Les ZAD (Zones d'Aménagement différées) et d'autres subterfuges savants n'ont pas apporté de solutions pérennes. Dans la tête des promoteurs publics, la notion de Maroc Utile / inutile était encore une notion ancree puisque aucun investissement n'était envisagé ni dans les campagnes, ni dans les zones enclavées. Les grands équipements deviennent des bâtiments repères dans les villes (CNSS, postes, tribunaux, sièges de ministères etc.).

Construits par des architectes modernes les équipements répondaient à des exigences de maîtres d'ouvrage qui laissaient faire car ils n'avaient pas de vision.

La construction battait son plein et de nombreuses familles envoient leurs enfants étudier l'architecture, encouragées par l'état qui propose des bourses ou des contrats. Les écoles d'architecture européennes enseignaient une architecture libérée des contraintes du classicisme et des règles pour libérer l'imaginaire. Mais encore fallait-il avoir acquis les règles d'art pour s'en libérer !

## *1973 : La « marocanisation » ou la tradition angélique*

Avec le départ en masse des Français, le patronat passe entre les mains des Marocains qui deviennent des maîtres d'ouvrages, agissant sur le paysage urbain et le cadre bâti. Or, cette période est par excellence celle du repli identitaire sur tous les plans. L'architecture, au même titre que les arts graphiques, la peinture, les chansons, cherchera à travers son expression à devenir « nationaliste ». Rejet de l'architecture contemporaine pour la fameuse « Assala et la Mouassala ». Le nouveau capitalisme marocain commande une architecture formaliste dont la lecture s'effectue au premier degré. La volonté officielle recherche une identité nostalgique, confondant l'architecture avec le décorum. La modernité est diabolisée et représente le colon que l'on a chassé, tandis que les fioritures traditionnelles représentent le retour aux sources. Tout devient prétexte à la marocanisation jusqu'aux noms des rues qui prennent des noms de marocains inconnus dans la culture populaire, justifié par tel ou tel acte glorieux pendant la résistance. C'est ainsi qu'au Maarif à Casablanca, la commune (USFP) a jugé bon dans les années 80 de changer le nom de la rue « Platon » en rue « Mamoun Mohamed ».

La disparition des PME françaises, c'est aussi celle de la classe moyenne qui disparaît avec ses capitaux et une somme de savoirs faire. Les métiers d'art n'ont pas été assimilés et ne peuvent donc être reconduits par les apprentis en majorité analphabètes.

Les « architectes signataires » ont commencé à sévir commettant des forfaits qui consistaient à vendre la signature à des dessinateurs pour gagner leur vie. Ces architectes, sans déontologie ni talent, raflaient la commande de petits projets aux jeunes architectes. La pratique du métier dans les règles de l'art et de l'éthique devenait de plus en plus difficile.

« L'architecture, qui va du dedans au dehors, fit désormais la course à rebours. Et ce fut notre atroce décadence. » Le Corbusier in sur les 4 routes. Cet art universel, devint un artifice de façade où l'expression de deux tendances bien marquées s'affiche. Franchement opposées ces écoles (moderne ou conservateur) ont formé des groupes de pensée différenciés qui pratiquent une architecture explicitement divergente. La grogne est là mais n'est soutenue que par de rares publications réalisées par des architectes bénévoles comme A+U dont Mourad Ben M'barek fut l'initiateur dans les années 70 relayé plus tard par la revue AI

Omrane dirigée par Guerraoui Fadel et éditée par l'ANAU (Association Nationale de l'Architecture et de l'Urbanisme).

## ***1974 : Création des ERAC pour affronter les besoins de construction de masse***

L'habitat social devait se réaliser dans de grandes opérations étatiques.

Le Bidonville de Ben Msik contient alors 13 000 familles.

Au lieu de réaliser les projets sociaux les ERAC se lancent dans des péréquations pour acquérir habilement du foncier de valeur au centre des villes et rejeter la population non solvable dans les périphéries. Les logements sont de mauvaise qualité et les habitants des bidonvilles résistent.

La SNEC et Attacharouk font perdurer la fameuse péréquation. Les OST (Organisme sous tutelle de l'état) construisent lentement avec de nombreuses contraintes notamment une masse salariale prohibitive. La production architecturale répond aux normes réglementaires mais n'a pas de programme adapté au besoin ni d'équipement de proximité pour les usagers de ces franges urbaines.

## **La troisième rupture fut totale entre tradition et modernité**

### ***Les années 80 ou la naissance de l'urbanisme sécuritaire***

L'action des pouvoirs publics se décrédibilise et l'échec est insoutenable dans les grandes villes qui abritent des émeutes populaires.

Pendant ce temps, les institutions financières et les entreprises privées réalisent leurs sièges en prenant parti clairement pour la modernité et en s'opposant, clairement au repli identitaire. C'est le grand déploiement des façades-rideaux constituant les premiers repères urbains et devenant rapidement à la mode. Contre les fioritures et le pastiche, des architectes comme Aziz Lazrak, Patrick Collier utilisent de préférence des matériaux et des technologies de pays avancés, de façon systématique, parfois jusqu'à la caricature. D'autres cherchaient à retrouver l'essence de la culture arabo-musulmane comme Abderrahim Sijelmassi, Saad Benkirane. D'autres encore se maintenaient dans l'attitude « brutaliste » de l'architecture moderne puriste comme Patrice de Mazières ou Elie Azagury.

Pendant ce temps, des architectes préféraient répondre sans discernements, souvent avec complaisance, à une commande où la concession et la crainte empêchaient les intellectuels de s'exprimer autrement que par une architecture « identitaire ». Les étudiants formés en Europe s'acharnaient à se différencier de leurs aînés avec comme argument de choix « c'est comme ça chez nous ».

Occupés par les querelles de paroisses et la double culture mal assumée, les architectes construisaient en bousculant les mentalités des usagers qui tenaient à retrouver dans leurs logements un mode de vie et des espaces comme le salon marocain par exemple qui leur convient. Les architectes « modernistes » marocains se réfugient dans les projets d'équipement plus valorisant cédant souvent à l'attrait de l'architecture d'image.

Ils sont presque un millier mais une poignée seulement accède à la commande. Des concours « alibi » sont lancés par des administrations qui ne parviennent pas à les réaliser.

## *1984 : Discours du Roi Hassan II à l'adresse des architectes.*

C'est le coup de grâce à l'architecture moderne qui érige l'architecture officielle comme incontournable. L'interprétation du Ministère de l'intérieur fait du discours du 14 Janvier 1984 un argument central pour replacer le métier d'architecte dans sa mission d'intérêt public mais en le réduisant à un simple exécutant en lui faisant perdre ces lettres de noblesse en tant que créateur et penseur. L'anniversaire de ce discours est, depuis, célébré par l'administration d'abord puis par l'ordre national des architectes, en transformant cette date en : « journée de l'architecte ».

Les plans d'aménagement sont lancés en commençant par Casablanca place forte où certains quartiers étaient inaccessibles aux autorités.

Les collectivités locales deviennent les censeurs de l'architecte. Le dictat des communes devient omniprésent évoquant les paroles du Roi en interprètes abusifs du respect de la tradition. Pour affirmer la « marocanité » de la construction certaines collectivités rurales vont imposer des tuiles vertes sur des murs de clôture dans les campagnes...

Depuis l'aube des temps, l'architecte accompagne les princes et les rois, Sinan dans la cour de Bizance, Nemeyer au Brésil, Spire avec Hitler, Jean Nouvel et Mitterand, Rogers en Angleterre etc. Le choix du Roi Hassan II a porté sur Michel Pinseau qui s'érige en urbaniste et architecte du royaume avec un décorateur, Packard. L'architecte du Roi construit à lui seul les grands projets de l'époque en commande directe. Les préfectures, la grande mosquée de Casablanca, les logements des policiers, il cumule les grands projets et les plans d'aménagement des principales villes du royaume où l'urbanisme volontariste était de mise.

Les architectes marocains se sentent humiliés et à l'écart de la décision et s'installent dans le mécontentement et le mutisme réprobateur. Le dénigrement du métier d'architecte atteint son paroxysme et l'ordre national des architectes est boudé par ses pairs. Non consulté, l'architecte se retire de la chose publique. Les instances ordinales sont prises d'assaut par les médiocres.

## *Destruction d'espaces culturels et atteinte à la mémoire collective*

La période sécuritaire s'est caractérisée aussi par la destruction de plusieurs espaces-symboles de rassemblement ludiques et culturels. À Casablanca, après les Arènes, le cinéma Vox, la piscine municipale, c'est le théâtre qui sera détruit sans aucune explication, remplacé par un jardin public. Cette dernière disparition fut spectaculaire en 1982, juste après un concert du grand jazzman Dexter Gordon.

Les lotissements des nouveaux promoteurs privés et publics battent leur plein et les lots sont vendus à une population éclectique qui s'érige en bâtisseur. Les coopératives professionnelles donnent le change et reconduisent des schémas sociaux traditionnels.

Jamais le métier n'a été aussi bafoué.

## *Les arcades et les tuiles*

1985/86 / La création de la première Agence Urbaine à Casablanca avec comme mission principale, le suivi et la gestion des plans d'aménagement conçus par l'équipe Pinseau. 15 architectes sortis des écoles européennes participent à la mise à niveau de la ville rebelle.

## *Les industriels à l'assaut de la promotion immobilière*

Les plans d'Aménagement provoquent la prise de conscience des industriels marocains qui comprennent que la manne financière est dans la promotion immobilière. Ils se reconvertissent en masse au métier et réalisent des lotissements à perte de vue dont on subit encore le paysage de chantiers permanents. Les plans types envahissent des territoires en périphérie des villes et l'urbanisme des lotisseurs fait la loi. Pendant ce temps, l'équipe Pinseau et l'Agence Urbaine de Casablanca travaillent aux Plans d'Aménagement de la ville la plus dynamique du Royaume. L'auto-construction conjuguée à l'exode rural crée un véritable chaos urbain de plus en plus difficile à maîtriser.

La réflexion n'accompagne pas les grands gestes urbains et les repères sociaux sont perdus tandis que la perte des savoirs faire est importante.

Dans les villages, les entrées et les passages principaux sont « embellis » par des arcades dont l'exécution est plus ou moins heureuse. Sous la houlette de l'architecte Aimé Kakon, la rue principale de Settat se transforme en décor de cinéma où la restitution d'un centre est reprise à l'identique pour marquer la volonté officielle clairement. Dernier avatar de cette période la mosquée moderne d'Agadir qui a été recouverte d'ornementation arabo-mauresque alors qu'elle est de pur style moderne en 2002. Le culte de la façade identitaire et les murs caches misère autours des bidonvilles commencent à être dénoncé dans le milieu professionnel.

## *Le néo-post-modernisme*

Des architectes, comme Hamid Guessous, profitent de la confusion pour réaliser des projets au détriment des règles de l'art les plus élémentaires. Dans tout le quartier Gautier à Casablanca, les petites villas coloniales tombent pour faire place à des immeubles hideux qui mélangent les styles, les arcs, les matériaux et les colonnes en défiant les règles de l'art et ayant comme seul alibi, la demande de promoteurs sans exigences et sans culture. Beaucoup de promoteurs trouvent leurs comptes puisqu'ils ne payent pas l'architecte qui trouve ses émoluments chez les entreprises en fermant les yeux sur les imperfections de mise en œuvre.

C'est la période des magouilles entre les collectivités locales, les architectes véreux et les promoteurs privés qui répendent au besoin de construire en masse en faisant des bénéfices colossaux.

À travers le monde, le mouvement moderne s'essouffle et cède la place à une tendance hybride : le post-modernisme. Voulant marquer l'espace-temps de leur sceaux, des architectes comme Ricardo Boffil se firent le porte parole d'une architecture qui butine dans l'histoire de l'architecture pour prélever des bribes d'écriture et les plaquer sur les façades contemporaine. Une façon de puzzle historique qui ressemble à ces compilations complexes de musiques assemblées en un seul morceau. Mais l'architecture ne peut tolérer ce zapping car c'est l'art le moins éphémère qui existe.

## *Le règne de la médiocrité*

Il a vu son apogée en architecture avec la nomination de Saïd El Fassi, président de l'ordre puis ministre de l'Habitat et homme de paille du ministre de l'intérieur Driss Basri.

Novembre 1980 l'École Nationale d'Architecture ouvre ses portes aux premières promotions d'étudiants

en architecture dans l'institut agronomique puis dans les locaux des adjoints techniques des travaux publics puis à l'INAU. L'établissement n'a été construit qu'après la sortie de première promotion. Au départ l'ENA était prévue à Meknes et avait donné lieu à un concours remporté par le « collectif d'architecture » en 1982. Ce n'est qu'en 2005 que le gouvernement accepte l'ouverture d'une école privée d'architecture à Casablanca en proposant des locaux dans Hay Mohammédi.

Les architectes sont alors 2500 diplômés dont plus de la moitié exerce dans la fonction publique.

### ***1990 : Recherches et propositions nouvelles***

Malgré les difficultés, et grâce à la pression internationale, le gouvernement Marocain à autoriser plus de liberté d'expression. Les langues se délient et des lieux honnis sont cités comme Tazmamakht. La société civile et les associations dénoncent les abus de pouvoir. L'AMDH, l'OMDH, Transparency s'expriment dans des journaux d'opposition qui résistent à la langue de bois jusqu'à l'excès.

### **2000 : La modernité retrouvée et le triomphe de l'architecture contemporaine**

Un gouvernement technocrate de transition est nommé par feu Hassan II et redonne espoir à toute une tranche de la population formée à l'étranger et qui cherchait à y retourner, ne trouvant pas sa place au Maroc. La fuite des cerveaux se ralentit.

De jeunes architectes s'expriment dans une architecture minimaliste, répondant aux canons internationaux du mouvement moderne et contre le folklore. La concurrence s'annonce plus démocratique et les concours nationaux font reconnaître des talents comme Rachid Andaloussi, Mountassir Abdelwahid, Taouffik El Oufir. Les promoteurs deviennent aguerris et l'état prend sa place de précurseurs de la modernité dans l'architecture.

Parallèlement il y a un regain d'intérêt pour les métiers d'art et l'artisanat du bâtiment.